« QUI J'OSE AIMER » – UN ART POETIQUE

Yvonne GOGA
Universitatea Babeş-Bolyai Cluj-Napoca

Résumé *: Sous l'apparence d'une écriture facile contaminée par le genre journalistique, l'œuvre romanesque bazinienne semble privée de significations profondes. Mais Hervé Bazin est l'écrivain de la seconde moitié du XX*[e] *siècle qui, tout en comprenant la crise du roman français, cherche la forme la plus convenable pour rendre ce genre accessible à la lecture sans négliger pour autant le regard autoréflexif qui relève ses principes esthétiques.*

Dans le roman « Qui j'ose aimer », le domaine de la Fouve est une cellule fonctionnelle de la complexité de l'esthétique romanesque bazinienne mettant en évidence la particularité d'un art poétique moderne et subtil.

Mots-clés : ***regard autoréflexif, esthétique, art poétique***

Le roman *Qui j'ose aimer* est considéré par les exégètes d'Hervé Bazin l'un des plus achevés, faisant le passage entre les deux étapes qu'ils ont décelées[1] dans sa création : une étape de révolte mouvementée et une étape d'équilibre et de calme. Le thème essentiel du roman est, selon certains de ces exégètes, la brève histoire d'amour entre la protagoniste, Isa Duplon et son beau-père, Maurice Méliset. Selon d'autres opinions, le thème central n'est pas l'amour mais l'attachement d'Isa à La Fouve[2], le domaine où se trouve sa maison natale. Contre les voix qui n'ont vu dans *Qui j'ose aimer* que le retour du romancier à la forme conventionnelle du roman, Pierre Moustier aligne, pour le défendre, les plus importantes innovations présentées par le texte de l'écrivain : « Ils accusent de convention un auteur qui précisément se dépouille de ses affiches, de ses slogans, un auteur qui s'efface derrière un paysage, qui se fond dans un personnage au lieu de le tirer à lui, un auteur qui s'affranchit de la caricature et qui se renouvelle en profondeur quand l'originalité cesse d'être un souci pour lui. » [MOUSTIER, 1986 : 128]

Je me propose de démontrer que le roman *Qui j'ose aimer* peut être aussi lu comme un art poétique, qu'il contient un ensemble de techniques dont la finalité est de produire la beauté et la poésie.

Le point de départ de ma démonstration est la forme du texte, notamment sa construction symétrique. La fin reprend la scène du début : dans le parc de La Fouve les deux sœurs, Isa et Berthe se trouvent au bord de l'Erdre à la recherche des poissons. Cette symétrie assurée par le cadre de la nature et par la saison qui est le début de l'automne, est accentuée par une réplique de Berthe, présente dans les deux séquences : « Fait froid, Isa ? Fait froid ! » (12) [3] dans le premier chapitre et « Fais froid pour Belle ! » (305) dans le dernier chapitre du roman. Dans la première séquence le référent

[1] Voir à ce propos Moustier P., *Hervé Bazin ou le romancier en mouvement*, Paris, éditions du Seuil, 1973 ; Boyer Z., *La femme dans les romans d'Hervé Bazin*, Bern, Peter Lang, 1990, etc.

[2] BoyerZ. considère que : « Le thème essentiel, donc, de *Qui j'ose aimer* n'est pas l'amour fugace entre l'héroïne et son beau-père, mais plutôt l'attachement sentimental de celle-là à La Fouve. » *La femme dans les romans d'Hervé Bazin o.c.*, p.113

[3] Bazin H., *Qui j'ose aimer, Paris*, Bernard Grasset, 1986. Voir cette édition pour toutes les références de pages entre parenthèses dans le corps du texte.

BDD-A5739 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:34 UTC)

est, Isa, protagoniste principale et narratrice du récit. Berthe s'adresse à elle par une interrogation et par une exclamation rhétoriques en interprétant avec inquiétude le geste de celle-ci de porter la main à son col. Dans la seconde réplique, le référent est la fille d'Isa née de son amour avec Maurice Méliset, que Berthe surveille pendant que sa sœur cherche les poissons. La petite fille porte le surnom de sa grand-mère morte, assurant par cela la survie de celle-ci. La scène finale présente par conséquent la descendance féminine de la famille. Les membres de cette descendance, Belle la mère, ses deux filles : Isa et Berthe et la petite Belle, assurent la signification métatextuelle du livre et mettent en évidence les aspects qui définissent la démarche littéraire de nature poétique du roman. A ces quatre personnages féminins est associée La Fouve, le domaine où elles vivent, envisagé comme cinquième personnage du roman. Les rapports qui s'établissent entre les membres de cette famille féminine de même que le jeu des noms propres que Bazin soumet discrètement à notre attention seront en mesure de le démontrer.

Les premières représentantes de la communauté féminine qui entrent en scène sont les deux sœurs, Isa la narratrice du roman et Berthe. Dès le début elles sont présentées dans un rapport antithétique qui met en opposition la santé physique et intellectuelle de la première à l'handicape physique et intellectuel de la seconde. La première phrase du roman introduit les handicapes de Berthe, qui l'empêchent d'établir des contacts avec le monde extérieur : « Berthe n'apercevait rien, vous pensez bien : elle est myope aussi. » Myope, Berthe ne peut rien apercevoir et distinguer de la réalité environnante. Il ne lui reste qu'à « croire » sans base réelle, ce qui la fait vivre dans un monde imaginaire, détaché de la réalité. Contrairement à elle, Isa sait tout apercevoir. Elle exclut tout ce qui renvoie à des suppositions sur le réel, elle établit un contact direct avec le monde et n'envisage que ce qu'elle voit : « Je ne croyais rien. J'avais des yeux pour voir. .. » (p.11) Ce regard ouvert sur le monde qui enregistre tout ce que la réalité lui offre va s'enrichir, dans l'espace du roman, d'autres qualités : « Puisqu'il faut réfléchir, je réfléchis. Je ne fais même que ça, le nez piqué en terre, la bouche cousue » (139). Tout en apercevant le monde, le regard d'Isa refuse de le juger car si elle réfléchit, elle n'impose pas ses propres réflexions. Elle se contente de relater les choses aperçues par une prise de vue immédiate, comme dans un univers poétique. Isa met ainsi en évidence un premier élément de base de l'esthétique romanesque bazinienne : la nature du regard sur le monde environnant. C'est le regard d'un romancier moderne qui tout en représentant le réel, renonce à l'omniscience pour le point de vue subjectif de ses personnages et, libéré ainsi du souci de transmettre un sens préconçu comme dans le roman traditionnel, il ne laisse pourtant rien inaperçu. Cela est possible grâce à la qualité d'un regard toujours en alerte, ce qui lui permet de ne pas nuire au caractère authentique de la représentation littéraire

La manière dont sont présentées les deux sœurs dans l'incipit du roman révèle un autre élément de l'esthétique romanesque bazinienne. À par les petites tâches de son visage (« j'ai reçu comme un coup de fusil en pleine figure » 23) l'aspect physique d'Isa n'a aucune imperfection. Elle jouit aussi d'une santé parfaite et d'une vraie passion de vivre. Voilà comment elle se présente, malgré ses commentaires ironiques et critiques :

J'ai un peu de muscle ; de la caboche aussi ; et de la santé, à telle enseigne que je ne me souviens pas de m'être jamais servi d'un thermomètre, ni même d'avoir eu à soigner un mal blanc. Bonne liste, comme vous voyez, et que par gratitude envers mes fées il faudrait peut-être compléter en parlant de

BDD-A5739 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:34 UTC)

mes yeux verts, bien qu'ils aient le cil un peu brûlé, de mes cheville minces, dont je suis assez faraude et surtout de ce grand goût de vivre qui vous fait gourmande de partout, de cette passion d'être qui vous enchante l'haleine, qui rend sensible à chaque instant l'entrée de l'air dans vos poumons. (24)

La beauté d'Isa réside dans la façon dont s'harmonisent la délicatesse du corps et la grande passion de vivre qui ensemble lui assurent avec la santé physique et l'équilibre psychique un accord parfait avec son milieu.

Berthe tarée, avec ses handicapes est l'expression de l'imperfection. Grasse, « au galops cassés », au sourire hébété, au regard fixe dépourvu de sens, souffrant de la double maladie du corps et de l'esprit elle est en désaccord avec le milieu, représentant l'absence de toute harmonie. L'une des description que lui fait sa soeur atteint même le grotesque : « Dans le potager, Berthe, le derrière en l'air, la jupe remontée plus haut que ses jarretières enfoncées dans la graisse blanche de ses cuisses, sarcle un carré de carottes naissantes. » (285)

Certes ce personnage satisfait le goût de Bazin pour la maladie et les monstres signalé par les critiques qui se sont évertuer à en trouver des explications[1]. Il est certainement difficile d'expliquer le goût de l'écrivain pour un tel type de personnages, pourtant la manière dont il envisage l'acte d'écrire pourrait en donner une. En tant qu'écrivain il a assumé son métier et a retravaillé l'héritage littéraire. Dans la construction des deux soeurs on peut voir la trace de l'esthétique romantique basée sur le mariage entre le sublime et le grotesque dans laquelle Bazin a trouvé une source de l'aspect poétique de son roman et qu'il rafraîchit à sa manière. Plus précisément encore, Berthe, mise en contraste avec Isa par son aspect d'arriérée, souligne par là mieux la sagacité de sa soeur, son intérêt pour toute chose et sa passion de vivre. Il y a une phrase au début du roman qu'Isa lance en conclusion du portrait qu'elle se fait d'elle-même et qui fait penser à l'importance que l'écrivain accorde à la défense de l'esprit sain, non altéré et pur : « Je suis *née jeune* et, s'il le faut, je mourrai volontiers avant l'âge, pour le rester. » (24) L'écrivain même a mis en italiques les deux mots « née jeune », ce qui prouve son intention d'accentuer l'importance de la jeunesse d'esprit, qui est chez lui une source d'écriture et qu'on peut comprendre comme un désir permanent de rafraîchir l'héritage traditionnel.

Belle, la mère, entre en scène après ses progénitures, précédant son entrée par une lettre qui annonce son mariage avec Maurice Méliset, personnage non désiré par La Fouve et ses habitantes. Concernant la place et le sort de ce personnage dans le récit, plusieurs opinions ont été formulées par les critiques. Pierre Moustier croit que Bazin n'a inventé Belle « que pour la condamner. Condamnée à mourir défigurée. » [MOUSTIER :1973, 135]. Zoë Boyer juge à son tour ce personnage comme un point faible du roman [Boyer :1990, 124], « complètement à la merci de son créateur, le

[1] Voir par exemple l'opinion de Moustier P. : « Je ne vois maintenant qu'un seul reproche à formuler : pourquoi dans un roman aussi vrai, aussi nuancé, aussi éloigné de la caricature manichéenne, un roman où tous les personnages échappent au système, à la démesure, à la provocation, avoir choisi ce cas mélodramatique : lupus exanthématique ? En faisant de Belle un objet de répulsion, l'auteur l'a réduite au rang primaire de comparse et de repoussoir. Combien la situation eût été plus poignante, plus dramatique encore si la malade n'avait pas été défigurée mais seulement fanée par la fièvre, insensiblement meurtrie dans sa beauté ! Mais je pense qu'il faut voir dans ce choix une dernière concession de l'auteur à son goût un peu morbide de l'exception, à son penchant irraisonné pour les monstres. » *Hervé Bazin ou le romancier en mouvement, o. c*, p.143

BDD-A5739 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:34 UTC)

romancier.» [BOYER, 1990 : 125] Il est vrai que Belle, la mère, semble ne pas être un personnage autonome, mais, à notre avis, justement cette dépendance de son auteur la rend indispensable à la révélation de l'art poétique bazinien. Pour démontrer ce rôle que l'écrivain lui a assigné dans le roman il est d'abord important de voir par quoi elle se caractérise.

Lorsque Isa parle d'elle en fille qui adore sa mère deux aspects qui caractérisent sa mère reviennent pour être mis en valeur : la beauté physique (« T'es belle et tu sens bon » 32) et le ton doux de sa voix « chantante et modulée du bout de la langue. » (131). L'aspect physique s'harmonise avec les qualités intérieures. Par cette harmonie, la jeune femme rappelle la perfection, ce qui lui confère la qualité d'un principe. Elle représente le beau dans l'art, résultat de l'accord entre le monde extérieur et le monde intérieur. La maladie qu'elle attrape, le lupus exanthématique, s'attaque justement au principe qu'elle représente, la condamne à la défiguration, brise l'harmonie. À mesure que sa maladie avance, avec sa décrépitude physique elle perd le goût de vivre qui a été la source de son mariage avec Maurice Méliset. Le couple qu'elle fait avec celui-ci offre lui aussi des interprétations qui laissent transparaître les intentions esthétiques de Bazin. Pour épouser Maurice, Belle a recouru à la ruse forçant le mariage avec un homme incapable de se détacher du concret, incompatible avec l'activité imaginaire, comme le remarque Isa : « Mais Maurice ne se laisse guère travestir en héros de romance noire et on l'eût bien étonné en lui faisant remarquer qu'il venait de réussir, avec sa belle-fille, ce que Phèdre avait raté avec son beau-fils. » (197). Maurice est la représentation du réel brut. Faisant couple avec Belle, il est un personnage aussi inconsistant qu'elle, et tout comme elle il est l'expression d'un principe. Si, sur le plan esthétique, sa partenaire de vie suggère le principe du beau indispensable à la création artistique, selon la technique de structure antithétique sur laquelle est fondé le récit, il suggère la matière brute. Il est opposé à sa femme et à la famille de La Fouve, comme le réel brut est opposé à la réalité artistique. Belle défend avec courage devant l'opinion publique son mariage condamné par l'église et par l'opinion des villageois. En termes esthétiques, elle défend le mariage de la beauté avec le réel brut, mais elle ne connaît pas la technique de les faire durer ensemble, c'est pourquoi elle doit disparaître. Par faute de savoir faire elle doit céder sa place à qui saurait le faire. Cette place revient à Isa, qui possède ce que sa mère a refusé et ce que sa sœur handicapée n'a jamais pu établir, à savoir l'attachement à l'espace, la capacité de s'harmoniser avec le milieu. La mère doit mourir pour léguer à son héritière de trouver l'art de faire durer le mariage du réel avec la beauté, ce qu'elle n'a pas su achever. Isa comprend la responsabilité de cet héritage comme une tâche à accomplir.

Absente, la mère gagne ainsi sa vraie signification, prouvant la relation complémentaire avec sa fille. De son vivant cela n'était pas évident vu les positions opposées dans lesquelles se trouvaient mère et fille par rapport à La Fouve : attachement dans les cas de la fille, refus dans le cas de la mère. Après la mort de sa mère, Isa soumet le souvenir de celle-ci à l'épuration de tout ce qui venait du côté Méliset et intègre ainsi la défunte à la descendance de la Fouve. Il y a dans ce sens, à la fin du livre, une scène qui ressemble à un rite sacrificiel au nom de la purification : Isa passe par le feu la photo de Maurice et jette dans l'eau de l'Erdre tous les objets de sa mère provenant du temps qu'elle était mariée avec lui. Absente, Belle est recréée par tous ces processus de purification. Elle représente ainsi le principe qui ne peut pas manquer à l'acte créateur, la sublimation artistique du réel pour la création du beau. Par les actes purificateurs de sa fille, elle devient nettement supérieure à son partenaire de vie, de même que l'image artistique est supérieure au réel grâce au processus de

BDD-A5739 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:34 UTC)

sublimation artistique. Voilà comment Isa présente ce principe d'art poétique qui est chez Bazin un héritage de l'esthétique proustienne : « Mais nous étions ensemble, nous attendions ensemble une honte précieuse, dans une maison sauvée, dans une douceur perdue, où mon absente enfin reprenait l'avantage sur mon absent et ce qui n'était plus sur ce qui ne serait pas. » (297). La signification que Belle acquiert pour dévoiler la démarche esthétique bazinienne après sa mort et grâce à sa mort est mis en évidence surtout par l'inscription que sa fille lui fait faire sur la pierre tombale :

Et tout se comprend mieux ; tout est redevenu simple et fluide, malgré l'âpre longueur des nuits, malgré ce dur rectangle de granit dont saignent les géraniums et où j'ai fait graver : *Ici repose Isabelle Goudart.* S'il voyait, cette inscription qui nie son nom, qui ramène ma mère – ni Méliset ni Duplon – à son premier état, j'en connais un qui pourrait répéter (…) (307).

Sur la pierre tombale Isa a fait inscrire le nom de fille de Belle, qui est la marque matérielle de la fin du processus de purification auquel elle a soumis le souvenir de sa mère. Cette décision est le résultat d'un acte délibéré et conscient. Si elle affirme que «tout se comprend mieux », que « tout est redevenu simple et fluide », c'est parce qu'elle a acquis un savoir faire : comment faire durer le mariage du réel et du beau que sa mère ignorait. Par l'initiative de son héroïne, Bazin fait comprendre la démarche poétique de sa technique romanesque. Ce « premier état » vers lequel dirige Isa le souvenir de sa mère représente le travail littéraire qui va aux sources de l'expression artistique. Pour Bazin le but de l'art est d'aller aux sources de la beauté par un travail poétique sur le langage pareil à celui de René Char, par exemple, qui fait son « retour amont »[1], mais plus limpide parce qu'il s'impose par le naturel et la simplicité. La décision d'Isa a aussi d'autres significations pour la compréhension de l'esthétique bazinienne. En optant pour l'état premier du nom propre de sa mère, Isa démontre qu'elle comprend que pour vaincre la mort il faut remonter aux sources de la vie, ce qui suppose le travail, le savoir faire. Ce n'est pas par hasard que, pour se procurer les moyens nécessaires qui lui permettraient de garder La Fouve après la mort de sa mère, Isa fait de la couture, fait un travail de ses propres mains. Si la main est dans son cas le symbole du travail elle est aussi le symbole de son attachement à La Fouve, qui lui a été légué par sa grand-mère maternelle, la première habitante de La Fouve : « Longtemps j'ai espéré ne rien tenir d'elle et je lui en veux aujourd'hui d'en être moins sûre, de me rappeler le romantisme agaçant, le petit coup d'arrière-glotte avec laquelle elle murmurait, parfois, en m'écartant les doigt : « La main de lierre, Isabelle ! Toi aussi… » (28) Isa reçoit en héritage « la main de lierre », métaphoriquement, la main qui doit trouver un appui auquel s'accrocher et grimper comme la lierre, pour s'épanouir. Cet héritage lui permet d'accéder à la compréhension des choses et à un savoir qui l'aide à se tirer d'affaire. Malgré elle, Isa reçoit de sa grand-mère le signe distinctif de la race (« toi aussi… ») qui l'oblige à s'appuyer à l'héritage pour le modeler de son savoir, ce qui se réalise par la manière dont elle crée l'image du monde, filtré par son propre point de vue.

[1] Dans le recueil *Retour amont,* René Char trace le chemin vers l'espace poétique à partir des sources du langage. L'amont est le territoire de l'imaginaire où se réalise le mariage entre la conscience artistique au travail et la sensibilité.

BDD-A5739 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:34 UTC)

Pareil aux poètes[1], Bazin fait métaphoriquement l'éloge de la main qui travaille et implicitement de l'écriture comme métier. S'inscrivant dans la tradition du poétique, Hervé Bazin, comme Mallarmé ou Valéry comprend l'activité littéraire comme un travail pareil à celui d'un ouvrier, ce qui engage l'artiste dans un acte assumé. Pareille à la fileuse de Valéry qui file une « laine isolée », suggestion du travail poétique sur le langage, Isa par son travail de couture, et par le sérieux avec lequel elle s'y engage, suggère la qualité du travail littéraire bazinien. L'écrivain s'engage à l'écriture comme son héroïne au travail : « Allons ! Travaillons. Soyons simples. Mieux vaut laisser ces choses pour remuer de l'étoffe. » (313) Comme le suggère son personnage, Bazin a la conscience du métier : l'important c'est « remuer l'étoffe », ce qui au niveau de l'esthétique du roman signifie donner une autre forme à la tradition du genre avec la simplicité et le naturel qui excluent le débat sur les questions existentielles. Symboliquement, la réplique d'Isa suggère le choix de Bazin de laisser de côté les réflexions pour la simplicité qui donner libre cours à la poésie du quotidien.

Rien n'est aléatoire dans *Qui j'ose aimer* et ne semble exister sans suggérer l'art poétique bazinien. Le jeu des prénoms des protagonistes vient à l'appui de cette affirmation.

La mère et la fille portent le même prénom, Isabelle[2]. A partir de ce prénom chacune d'elle a un diminutif distinctif : Isa la fille, Belle la mère. Les diminutifs ont été choisi par l'écrivain pour mettre en relief la complémentarité des deux personnages. Le fait que la fille use d'un diminutif provenant des trois premières lettres du prénom Isabelle, explique sa position dominatrice dans le rapport qui s'établit entre elle et sa mère. Cela est évident à la fin du livre. Après avoir signé, sous la pression de Nathalie, de son nom complet la carte postale qui annonce à Maurice leur rupture, Isa fait cette constatation : « Ajouter *belle*, le diminutif de Maman, au bout du mien ? L'associer à cette sommation qu'elle n'eût, pour son compte, jamais paraphée ? Quel beau symbole, en effet, rayant le passé comme l'avenir ! » (282)

Ce paragraphe explique le rapport de complémentarité entre mère et fille : la mère n'existe que pour léguer à sa fille une hérédité dont elle n'a pas su profiter. Bazin souligne cette idée d'une manière expresse en écrivant le diminutif « belle » en italiques et sans majuscule, comme simple suffixe. En même temps, cela renforce l'idée que Belle est plus importante dans le roman en tant que principe qu'en tant que personnage. Principe à la merci de son créateur, elle reçoit sa signification. Elle est ce que son diminutif signifie : la Belle ; ajouté au diminutif d'Isa le diminutif de la mère assure l'intégrité du prénom Isabelle, comme la beauté assure l'intégrité de l'œuvre d'art. Le diminutif « belle » en tant que suffixe, complète celui d'Isa, affirmant la nouvelle personnalité de celle-ci qui surmonte le temps. Passé et avenir fusionnent dans un présent qui élargit ses dimensions, témoigné par la complémentarité d'Isa et de Belle. Si nous pensons aux significations que nous avons attribuées à ces deux personnages - Isa suggère la conscience au travail et Belle la beauté - la signature complète de la narratrice à la fin du roman suggère la signature de l'écriture

[1] Voir Valéry P. : « La fileuse » dans *Charmes* ; Char R. : « Le gaucher » dans *Retout amont*, etc.

[2] A ce propos Boyer Z. lance l'hypothèse : « Etant donné le penchant de Bazin pour les jeux de mots et les prénoms symboliques, il nous semble probable que l'auteur a choisi délibérément le prénom Isabelle, anagramme du mot 'abeilles', pour souligner la métaphore de la ruche et pour renforcer cette idée d'une 'filiation d'abeilles' en appelant non seulement l'héroïne Isabelle, mais aussi sa mère et sa fille. » *La femme dans les romans d'Hervé Bazin, o.c.,* p. 121

BDD-A5739 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:34 UTC)

bazinienne, qui tout en réunissant les deux côtés symbolisés par les deux figures féminines se constitue pour vaincre le temps, se constitue comme permanence. Pour souligner la permanence de l'œuvre dans le temps Bazin, utilise le même prénom, Isabelle, pour la fille d'Isa avec le même diminutif que celui de sa grand-mère, Belle. La fille d'Isa est le symbole de l'œuvre qui naît en mettant d'accord tradition et innovation au nom de la beauté qui la fait durer. Le prénom d'Isabelle qui constitue le lien entre les représentantes des générations féminines de La Fouve témoigne des intentions esthétiques de Bazin. La fille d'Isa porte le même nom que sa grand-mère et sa mère, un nom qui lui a été imposé avant sa naissance par la loi de l'hérédité : « Et je savais déjà son nom : il ne serait pas prononcé avent l'heure, mais tous les troncs de La Fouve en affichaient l'I majuscule ; » (295) Celle qui décide de cette hérédité c'est La Fouve. D'ailleurs la signification des trois Isabelles de *Qui j'ose aimer* sur le plan de l'esthétique romanesque bazinienne n'est accomplie que par le rapport qui s'établit entre elles et la terre où elles vivent. C'est à ce point que la fonction de La Fouve comme vrai personnage, devient évidente.

Toute l'aventure poétique et poïétique du roman se décide au niveau de La Fouve. « Cinquième personne de la famille » (138), elle est plutôt le double d'Isa. Isa pense comme la Fouve et La Fouve pense comme Isa suggérant l'identification de l'artiste avec sa pensée poétique.[1] Belle, la fille d'Isa n'est que le fruit de cette identification :

> Cet enfant, son cordon ne l'attache qu'à moi. Pour être un lien avec Maurice, pour s'appeler Méliset, il faudrait qu'à La Fouve ce nom n'ait jamais été porté, qu'il ne me donne pas le sentiment de faire de la vie en dépouillant la mort. Il faudrait aussi… Je déraisonne, mais La Fouve, émaillée de fleurs sauvages, le pense autour de moi : il faudrait aussi que la marguerite ne sache pas toute seule donner une marguerite, que le pollen soit insuffisant et qu'un enfant conçu ne puisse s'achever sans père…Le père ! Dans un sens, il a fait son travail et le reste m'incombe. » (287)

Le rôle éphémère de Maurice, présenté métaphoriquement par Bazin pareil a celui du bourdon dans une ruche d'abeille, est celui de féconder l'imagination créatrice pour laisser travailler les techniques de création. L'homme doit disparaître de la vie des femmes comme le réel brut fond dans l'œuvre. Il ne reste que le sacrifice du sang féminin pour le succès du résultat. De même que la petite Belle qui a reçu par le sang la santé de corps et d'esprit de sa mère pour vaincre les « rhumes », pour qu'elle soit protégée contre toute attaque - « Mon sang, mon sein l'ont vaccinée contre les rhumes. »(306) -, l'œuvre se nourrit du sang de l'artiste. La vraie nourriture de l'œuvre vient de la vie de l'artiste, comme l'enfant prend vie du sang de sa mère.

La Fouve fonctionne comme un miroir réfléchissant de l'esthétique bazinienne. Elle englobe les deux aspects symbolisés par les deux sœurs : l'arriéré, le vieilli, le grotesque suggéré par Berthe et le renouvelable, l'harmonie du désordre, le sublime, suggéré par Isa. La maison a un aspect détérioré :

---

[1] Tadié J-Y. considère que l'espace personnalisé constitue l'un des aspects essentiels du récit poétique par les interprétations des paradigmes auxquelles il se prête : « Devenu personnage, l'espace a un langage, une action, une fonction, et peut-être la principale ; son écorce abrite la révélation. » *Le récit poétique,* Paris, Gallimard, 1994, p. 10

BDD-A5739 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:34 UTC)

« Elle a battu des ailes », comme disait grand-mère, en désignant de son nez triste les petits toits bas qui la prolongent sur les côtés el lui donnent l'allure d'une poule à cou nu - le cou nu c'est la cheminée - réchauffant ses poussins. Il lui est même venu une espèce de queue, pas très heureuse, sous la forme de cet appentis de brique où trône le cuveau des lessives. » (25)

Mais en même temps « elle trouve son unité » : « Le tout, disparate, trouve son unité dans la patine, sous cette vigne vierge jamais lasse d'assaillir les gouttières et qui l'hiver venu, enveloppe encore les murs et les nourrit d'un grand réseau de veines. » (25) Enveloppant les murs, la vigne, comme la lierre, assure l'harmonie de la disparate. Le parc, lui aussi, malgré l'aspect sauvage garde sa beauté chaque année renouvelable et sa forme bien organisée, « disposé en demi-cercle au bord de la rivière. » Défigurer La Fouve par les travaux, selon les intentions de Maurice, aurait signifié pour Isa en enlever la personnalité, briser son « rassurant désordre ». Isa doit la défendre, et sait le faire parce qu'elle la connaît comme elle se connaît elle-même ; elle connaît sa configuration, sa force intérieure qui lui vient de sa capacité de se renouveler :

Ces halliers à couleuvres, ces touffes truffées de gîtes, ces buissons pleins de vieux nids feutrés de crottes, ces faux sentiers contournant le moindre sureau, j'en connaissais depuis toujours le rassurant désordre, l'âpre fouillis sans cesse renouvelé et dévalant la butte jusqu'au marais où nénuphars, sagittaires et roseaux prenaient le relais. (104)

La manière dont Bazin présente La Fouve dans son roman met en lumière le fonctionnement de son imaginaire. L'image artistique se construit à partir du contact direct avec le réel filtré par la sensibilité, laissant transparaître l'acte de langage. La Fouve est l'image de la réalité artistique bazinienne, comme Combray avec ses gens, ses décors et son église l'est chez Proust. De même que chez Proust, chez Bazin elle révèle l'aspect poétique du roman, mais à la différence de l'image artistique de la *Recherche*, qui est le produit d'une réminiscence, d'une impression laissée par le réel, l'image de La Fouve est le résultat d'une réalité directement perçue par les pores comme dans l'univers poétique de Saint- John Perse ou de René Char. La Fouve est la figuration d'un processus de sublimation artistique qui démontre que le réel trouvé « à la portée » de la main de l'artiste peut devenir art sous son regard désireux de surprendre l'impulsion de la vie et sous son travail sur le langage désireux d'exprimer la vie dans sa forme la plus naturelle. L'art devient ainsi un éternel matin, comme on peut le comprendre de ce passage :

La Fouve, c'était, ce sera toujours pour moi, d'abord, La Fouve du matin, à l'air plus dense, aux murs, aux arbres plus ramassés sur eux-mêmes et comme rétrécis, ramenés à la portée de la main, à la longueur du regard, par les rosées scintillantes de mai ou les grands froids pétrifiés de décembre. » (134)

Le matin bazinien, comme le matin apollinairien de *Zone*, prouve la fraîcheur de l'entreprise littéraire, la nouveauté dans la construction de l'image. Si Apollinaire rafraîchissait le discours poétique prenant comme sources d'inspiration le fait divers à la manière d'un journal, dans *Qui j'ose aimer* Bazin rafraîchit son discours narratif

BDD-A5739 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:34 UTC)

fondé sur le fait divers en adoptant des méthodes poétiques qui justifient l'accord[1] qui s'établit entre l'homme et son monde par des échanges permanents et directs entre l'être sensible et la nature.[2] La narratrice du roman est chargée de le prouver. En voilà un exemple. Trouvée à Nantes, dans le bureau de Maurice, loin de sa Fouve Isa s'égare, perd son horizon, son goût de vivre, se sentant coupable comme devant une trahison :

> Je me sentais coupable. Par moments, au bureau, je m'étonnais subitement d'être là, je manquais d'air, d'horizon, de mouvement, je me mettais sous n'importe quel prétexte à rôder sur la moquette, un instant satisfaite de sentir mes talons s'y enfoncer comme dans l'humus, mais bientôt agacée par cette molle uniformité, par l'absence de la brindille qui craque, du ravier qui roule, de la motte qui s'écrase en beurrant les bords de la semelle. (161)

La poésie bazinienne se construit sur la sensation directement éprouvée et explose dans une passion de vivre lorsque cette sensation est filtrée par la sensibilité.[3] Les sensations qui dominent dans l'univers bazinien proviennent surtout des trois sens : l'odorat, la vue et l'ouï. De leur mélange naît le goût de vivre, comme le remarque Isa : « J'aimerais avoir le nez, les yeux, les oreilles moins heureux, ne rien céder à la joie de vivre dont la saison nous fait grâce. » (216) Du goût de vivre naît l'harmonie du corps et de l'âme avec la nature. C'est le résultat du travail d'Isa et du savoir faire de Bazin. Le double échange qui s'établit entre Isa et La Fouve c'est le double échange qui s'établit entre l'écrivain et la réalité artistique. Si La Fouve acquiert son calme puisque Isa l'a acquis, La Fouve à son tour aide Isa à se comprendre, à comprendre le sens de son devenir :

> Quel calme, Isa ! Les arbres ont cessé de geindre. Le vent n'aura servi qu'à nettoyer le ciel : il n'en reste qu'un souffle, qui rase terre en agitant des feuilles. D'insipides ramiers, que je n'ai jamais pu surprendre, roucoulent sourdement dans les hautes branches du sapin où, chaque soir, ils juchent, souillant le tronc de longues giclées blanchâtres. Une rainette inlassable module ses deux notes. Puis soudain la demie tinte avec force, tandis que glisse une étoile filante ; et la lueur et le bourdonnement se prolongent, pour décroître et mourir de concert. Je comprends bien…Tendresse trahie, amour coupable, me feriez-vous donc grâce ?
>
> Née pour ceci, que vous m'avez laissé, je n'en demande pas plus. Je n'oublie rien. Mais je me garde, comme se garde ma Fouve, dévorée autant que défendue par ses halliers de ronces et de souvenirs. » (314)

---

[1] Les critiques expliquent la fusion de l'homme avec la nature dans *Qui j'ose aimer* par la réconciliation de Bazin avec le pays d'origine, cette terre qu'il avait l'air de détester dans *Vipère au poing* mais à laquelle il était au fond très attaché.

[2] L'échange permanent établi entre l'homme et la nature dans l'œuvre d'Hervé Bazin a été discuté par la critique. Voir par exemple Albrecht . R. et Albrecht M.C., « Le sentiment de la nature dans l'œuvre d'Hervé Bazin », *Actes du colloque d'Angers du 11-13 décembre 1986*, Presse de l'université d'Angers, 1987

[3] Voilà comment l'explique Anglade J. : « La vraie poésie de Bazin éclate lorsque la vision interne dépasse largement la vision externe et la recouvre. Il n'y a plus alors simple comparaison ou métaphore, mais véritable transfiguration. Et la secousse reçue est d'autant plus forte que les deux visions sont plus hétérogènes. » *Hervé Bazin*, Paris, Gallimard, 1962, p. 135

BDD-A5739 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:34 UTC)

Dans cet univers poétique le souvenir n'a que le rôle de « défendre », il garde mais il ne produit pas, il n'a pas de force génératrice d'images. Il est faible et inopérant, tel que Natahalie le définit en le comparant au sort des cierge : « Non, dit-elle, ce qui a du prix, c'est ce qui nous prive longtemps. Le souvenir et les cierges, ça brûle à petit feu. » (249) Brûlant « à petit feu » le souvenir cède aux sensations la force génératrice d'images qui confèrent à l'univers romanesque bazinien sa dimension poétique. L'image de La Fouve en est l'expression. Associée à la famille féminine qu'elle abrite, elle fait ressortir l'originalité de l'esthétique bazinienne représentant un territoire poétique dans lequel fondent la tradition et l'innovation du genre romanesque comme l'écrivain même l'affirme par l'intermédiaire d'Isa que je cite en guise de conclusion :

> […] je m'étais mise à lire de très vieux romans d'amour chers à grand-mère et de tout récents, dévorés par maman sur son oreiller de malade. Les uns comme les autres m'agaçaient : ces héroïnes de jadis aux passions indéfectibles, aux puretés toujours relavées à l'eau de fleur d'oranger m'apparaissaient aussi insupportables que les modernes, qui couchent comme elles fument, avec distraction et n'ont vraiment peur que de l'enfant – gage définitif, pourtant, de la féminité. Je n'éprouvais pas plus de sympathie pour les aînées, malgré leur chaleur, que pour les cadettes, malgré leur liberté d'amazone. Je ne me sentais ni de cette époque-ci ni de cette époque-là ; mais de La Fouve où n'avait cours aucune leçon et qui n'en proposait pas. (300)

BIBLIOGRAPHIE

Bazin, H., *Qui j'ose aimer, Paris,* Bernard Grasset, 1986
Boyer, Z., *La femme dans les romans d'Hervé Bazin,* Bern, Peter Lang, 1990
Moustier, P., *Hervé Bazin ou le romancier en mouvement*, Paris, Éditions du Seuil, 1973
Tadié, J-Y., *Le récit poétique,* Paris, Gallimard, 1994.

BDD-A5739 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:34 UTC)